Lausanne, 16 Janvier

La destruction d'un peuple[1]

Cette fois nous approchons de la fin. Il sera encore question d'une nation arménienne ; car il subsiste des Arméniens, par centaine de milliers, en Russie, en Perse et dans une multitude de villes de l'Europe et du monde. En revanche il est peu probable qu'on parle à l'avenir de massacres en Turquie ; car tout ce qu'on pouvait atteindre, toutes les agglomérations qui conservaient les mœurs et cultivaient le sol des ancêtres, tout ce qui restait de l'ancien peuple simple, énergique, confiant, tout cela est détruit. Les survivants, des femmes, des jeunes filles, des enfants, sont en train de mourir de faim et de soif dans le désert ou commencent dans des maisons turques un douloureux esclavage.

Peut-être quelques esprits forts, ou soi-disant tels, en prendront-ils aisément leur parti : « Comment, on tue des Arméniens ; je croyais qu'il n'y en avait plus un seul ! » disent-ils depuis des années, toutes les fois qu'on leur parle des souffrances du peuple malheureux. Et ils rient ; ce qui est encore le meilleur moyen de ne pas s'attendrir. Peut-être certains diplomates, qui ne se sentent pas la conscience limpide, en auront-ils comme un soulagement. Charles IX ne s'écriait-il pas, la veille de la Saint-Barthélémy : « Par la mort Dieu, qu'on les tue tous, afin qu'il n'en demeure pas un qui me le puisse reprocher après ! »

Mais l'histoire sera sévère. Elle placera ce crime à côté des autres grands crimes du passé : le massacre des Albigeois par les bandes de Simon de Montfort ou la destruction des Morisques sur l'ordre de Sa Majesté catholique Philippe II. Elle estimera aussi que c'était une faute commise en un temps où les sciences sociales et économiques avaient acquis quelque valeur. Car ceux qui ne considèrent les Arméniens que comme d'éternelles victimes et ceux qui, étant allés une fois dans l'Orient turc, les voient tous sous la forme de commerçants retors ou de colporteurs obsédants commettent une erreur grossière. Il y avait bien autre chose que cela : il y avait une nation infiniment intéressante dont l'histoire était riche de gloire, qui avait combattu des peuples innombrables, ralenti, au prix de torrents de sang, la marche des invasions asiatiques et qui, si elle avait fini par céder sous le nombre, était toujours restée, au milieu de races moins avancées, un élément de travail et de civilisation. On la détruit...

* * *

Pays de plateaux, de hautes montagnes, coupées de gorges profondes où bouillonnent les torrents qui deviendront le Tigre et l'Euphrate; pays de rochers, de pâturages, chaud en été, glacé en hiver, où la terre ne donne son fruit que contre le travail persévérant de l'homme, telle est la région arménienne. Elle se confond avec les hauts vilayets d'Erzéroum, de Bitlis, de Diarbékir, de Van... mais les Arméniens refluent bien au delà : ils s'étalent sur le littoral de la mer Noire, ils se prolongent vers le sud-ouest, garnissent les hautes vallées dans le bassin du Djihoun, atteignent la côte ensoleillée de Syrie et le golfe d'Alexandrette. Ils se retrouvent presque sur tous les points de la vaste Anatolie, laboureurs sur les champs, artisans et marchands dans les villes.

Nulle part ils ne dominent par le nombre. Ils côtoient les Turcs, les Lazes, les Kurdes... Mais au moins sont-ils chez eux : plusieurs siècles avant le commencement de l'ère chrétienne, ils étaient déjà là, groupés en un puissant Etat. Leur vieux roi Tigrane étendait sa domination du Caucase à la Palestine : il tenait tête aux légions de Rome.

Au commencement du IVe siècle, sous l'influence de son roi Grégoire l'illuminateur, l'Arménie embrassa le christianisme. Ce fut pour elle le début d'une ère de brillante civilisation; ce fut aussi l'origine d'une multitude de maux. Sentinelle avancée d'une religion de haute portée morale, elle devint l'adversaire irréductible de tous les peuples asiates que la soif de la conquête ou le fanatisme religieux jetait sur les contrées méditerranéennes : païens de la steppe touranienne, Perses adorateurs du feu, en attendant les Arabes sectateurs de Mahomet. Il lui aurait fallu, pour se maintenir, l'appui de l'Occident. Là, dans les villes célèbres, Bysance, Athènes ou Rome, ses jeunes gens s'en allaient chercher de l'instruction. Mais aucune aide politique ou militaire ne lui venait en retour : elle ne lui vint jamais.

Soumise aux Perses, puis aux khalifes arabes, l'Arménie eut un brillant relèvement dès avant la Xe siècle sous une dynastie nationale, les Bakradouni, qui ornèrent la ville d'Ani, leur capitale, de vastes palais et de magnifiques églises. Elle céda sous les coups de la horde immense des Seldjoukides. Une partie de la population s'enfuit vers l'ouest; elle occupa les gorges du Taurus et la côte de Cilicie où subsista pendant plus de deux siècles le royaume de Petite Arménie. C'est là que furent accueillis les croisés de Frédéric Barberousse, tout heureux qu'ils étaient, à la descente des monts, d'entendre l'appel des cloches et de voir les croix des églises... Puis vinrent les Turcs ottomans qui, du Caucase au Taurus, couvrirent tout de leur flot.

* * *

La nation arménienne subit alors des maux innombrables. Les Turcs lui laissèrent ses mœurs et sa religion; à part cela ils lui enlevèrent presque tout. Pressurée, maltraitée, exposée à toutes les violences des beys et des pachas, elle se vit privée de ses armes ; ses qualités militaires se perdirent; elle se fondit dans l'immense troupeau des *raïas*.

Pourtant les Arméniens opposèrent à ce régime une vitalité que d'autres pourraient leur envier. Ils ne cessèrent de travailler. Malgré la foule des gens que l'invasion avait jetés parmi eux, il n'y avait, sur tout leur haut plateau, pas une maison qui n'eût été construite par eux, pas une étoffe indigène qu'ils n'eussent tissée, pas un fruit qui ne vînt de leurs jardins. Quelques-uns s'enrichissaient par le commerce. Très supérieurs à leurs vainqueurs comme instruction, activité et esprit d'entreprise, ils leur rendirent de signalés services. C'est eux qui ont introduit l'imprimerie dans l'empire ottoman. Ils l'ont empêché de sombrer dans le marasme au milieu de l'activité universelle. Avec la période moderne les rapports avec l'étranger s'étaient rétablis ; nombreux étaient les Arméniens qui se mettaient au niveau intellectuel de leur époque : ils recréaient une littérature nationale, ils se faisaient un nom dans les arts et dans les sciences. Cependant les gens du vieux peuple, autour des hameaux de montagne, continuaient de pousser la lente charrue et de cultiver les arbres des vergers.

Les revendications nationales ne péchaient pas par l'exagération. Malgré les différences religieuses, il n'est pas de peuple plus compact que le peuple arménien. Pourtant il a laissé s'accomplir les partages du XIXe siècle entre Russie et Perse, entre Russie et Turquie, sans protestation aucune. Avec une patience toute orientale, il a remis la réalisation de ses désirs profonds à un avenir lointain, au temps heureux où le règne de la justice s'établira sur la terre. Dans le présent il ne voulait que le droit de vivre. Rien n'est modeste comme les demandes que le patriarche Nersès apporta au congrès de Berlin. Et quand, par un article dûment protocolé, l'Europe eut assuré sa protection à la nation longtemps opprimée, les Arméniens crurent qu'une ère de bien-être allait s'ouvrir pour eux.

Ce qu'ils réclamaient, c'était d'être délivrés une fois pour toutes des exactions des Kurdes qui pillaient leurs récoltes, volaient leurs bestiaux et enlevaient leurs filles ; c'était d'obtenir des droits qui les mettraient au-dessus du bon plaisir des fonctionnaires petits et grands. Ils voulaient pouvoir construire un aqueduc, ouvrir une école ou assainir une rue sans être obligés de multiplier les prières et de distribuer à une légion de tyranneaux avides des *bakhchichs* proportionnés à leur taille. Ils voulaient être libres d'agir, de s'instruire, de recueillir les fruits de leur terre ou les gains de leur commerce. Moyennant cela, le régime turc leur paraissait très acceptable. Jamais, jusqu'à la veille des grands massacres ordonnés par Abdul-Hamid, je n'ai entendu un Arménien souhaiter du mal à l'empire ottoman. Sans doute, avec un peu plus de liberté, ils pouvaient espérer devenir l'élément dominant dans l'édifice vermoulu. Mais les autres, si le cœur leur en disait, n'avaient-ils pas la possibilité de grandir aussi et comment refuser à une nation indo-européenne, qu'un accident de l'histoire a livrée à un peuple inférieur, les droits élémentaires qu'on réclame pour des tribus lointaines ?

* * *

Ce furent les massacres qui leur répondirent. Les Turcs, durs au temps de la puissance, devenaient féroces dans la retraite. Ils comprenaient l'erreur qu'ils avaient commise en laissant aux peuples conquis leurs coutumes et leur religion; bien tard, trop tard, ils aspiraient à la réparer en étouffant ceux qu'ils dominaient encore et en leur tirant du sang.

Tel fut le plan que tenta d'exécuter le sultan Abdul-Hamid. Il tua, dit-on, deux cent mille de ses sujets ; l'Europe, qui aurait pu l'arrêter d'un geste, le regardant faire avec indifférence ou sympathie. S'il n'alla pas jusqu'au bout, c'est que les aventures ne lui plaisaient guère : il manquait d'estomac. Et, à la fin, de l'un ou l'autre des gros stationnaires embossés sur le Bosphore, un coup de canon aurait pu partir qui l'aurait rendu malade de frayeur.

Les Jeunes-Turcs ont repris la tâche dans des circonstances meilleures. Après le massacre de 1909 dans le vilayet d'Adana qui a été comme une répétition générale et un acte de déférence des nouveaux maîtres pour leurs sujets musulmans, ils ont profité des divisions de l'Europe et de la guerre universelle pour exécuter le projet. Cette fois ils ont réussi.

Entre temps une grande espérance avait traversé la région arménienne. A l'annonce du programme de réformes qui devait transformer l'empire ottoman, on avait dansé dans les villages autour des feux de joie et des arbres de liberté. Quand bien même les désillusions étaient venues, on s'était accroché ferme à l'espoir. On savait que tout un plan de réorganisation administrative s'élaborait sous les auspices de l'Europe. Mieux que cela, les grandes puissances rivales, la Russie et l'Allemagne, s'intéressaient à la nation, elles lui faisaient des avances ; elles se rendaient compte sur le tard de l'avantage qu'il y aurait pour elles à mettre dans leur jeu ces gens actifs et débrouillards. Un peu de sécurité avait d'ailleurs reparu. En 1912, un Arménien me déclarait que la situation des vilayets où habitaient ses compatriotes était incomparablement meilleure que quelques années auparavant.

Tandis qu'on s'occupait de ces choses, l'exécution se préparait. De complot il n'y en a pas eu. Sans doute un comité révolutionnaire mûrissait de vastes projets dans la parfaite sécurité de Paris ou de Genève. Mais il restait sans action sur les masses : la faiblesse de la résistance, qui n'a déclanché que sur deux points, prouve que la nation était à peu près aussi désarmée qu'il y a vingt ans. D'ailleurs si quelques hommes furent atteints, ce que je ne sais pas, il n'y avait pas là de motif pour massacrer les femmes et les petits enfants.

Le plan s'est exécuté de façon systématique. On a fait disparaître les notables, les intellectuels, tous ceux qui auraient pu faire entendre leur voix ; on a enlevé les hommes forts, soi-disant pour le service militaire, en réalité pour la corvée sur les routes et l'extermination par petits paquets. Puis, quand il n'y a plus eu qu'un troupeau de vieillards, de femmes et d'enfants, la déportation a eu lieu : de longues colonnes se sont acheminées sous le fouet des *zaptiés* à cheval... Quelques-unes n'ont pas été loin : au premier endroit solitaire s'est perpétré le massacre; des irréguliers, des Kurdes, quelques paysans ou artisans turcs ont fonctionné comme bourreaux. D'autres ont cheminé pendant des semaines et des mois jusqu'au désert où on en a jeté les débris. Cependant des prélèvements désirables ont eu lieu. Sur le marché de Constantinople on vendait pour quelques francs des jeunes filles et des garçonnets bien constitués; sur place ils étaient à qui voulait les prendre. Tout cela s'est accompli durant le printemps et l'été de l'année qui vient de finir. On attribue à Gengis-Khan et à Timour de prodigieux massacres : ils n'ont su procéder, ni si vite, ni si bien.

Pendant ce temps, les Jeunes-Turcs de Constantinople se félicitent d'avoir pu accomplir enfin la grande œuvre nationale ; le kaiser allemand, qui d'un mot aurait pu paralyser le zèle de ses fidèles amis, invoque plus que jamais le Dieu qui conduit ses pas et le président Wilson, après avoir jeté un coup d'œil distrait sur les rapports de ses consuls et de ses missionnaires, revient aux joies de sa lune de miel et se réjouit dans son cœur de sauvegarder si bravement la sainte cause de la paix... N'est-ce donc qu'une légende de plus que les spectres des victimes reviennent troubler les coupables et font passer parfois dans leurs songes comme une brume de sang ?

Ed. ROSSIER.

(1) Le comité lausannois de secours aux Arméniens préparant pour le 20 janvier une assemblée publique, nous avons demandé à notre collaborateur, M. Ed. Rossier, de présenter la question au point de vue historique. *(Réd.)*